

la Tempête

QUAI OUEST



de **Bernard-Marie Koltès**

(Les Éditions de Minuit)

mise en scène Philippe Baronnet

REVUE DE PRESSE

Contact presse : Francesca Magni tel 06 12 57 18 64
francesca.magni@orange.fr

Liste presse *Quai Ouest*

Le 15 mars

Laurent Schteiner / *Théâtres.com*
Alexandre Laurent / *IDFM*

Chantal Colas / *France Bleu*

Manuel Piolat Soleymat / *La terrasse*
Bruno Fougny / *Regart.org*

Evelyne Selles / *Fréquence protestante*

Helene Kuttner / *Moliere, Paris match, Artistik rezo*

David Rofé Sarfati / *toutelaculture.com*

Jacques Nerson / *L'Obs, Le masque et la plume*

Benoit Lagane / *France inter*

Rodolphe de Saint Hilaire / *Culture Tops*

Catherine Saliceti / *La vie*

Jean-Pierre Hahn / *La scène et Frictions,*

Jean Grapin / *La revue du spectacle.com*

Olivier Frégaville / *Blog Mediapart*

Le 16 mars

Dany Toubiana / *Theatrorama.com*
Christian Luc Morel / *Lasemainethéâtrale.com*

Le 17 mars

Micheline Rousselet / *culture SNES*
Martine Piazzon / *Froggy delight*

Le 18 mars

Christine Monin / *Parisien Magazine*
Annie Rohel / *Telerama*
Marie-Claire Poirier / *Blog A brideabattue.com*

Le 20 mars

Gérald Rossi / *L'humanité*

Le 23 mars

Thomas Ngo-Hong / *Blog hier au théâtre*

Le 24 mars

Sarah Briand / *Art-Chipels.com*

Le 25 mars

Yves Poey / *Blog De la cour au jardin*

Le 27 mars

Claudine Arrazat / *Au Balcon.fr*
Annick Drogou / *Spectacles Selection*
Yonnel Liegeois / *Chantier de culture*
Mathias Ayoub / *Blog du Doigt dans l'Œil*

Le 6 avril

Melody Mourey / *l'elephant*

Le 10 avril

Gilles Costaz / *Politis, Le masque et la plume*

Radio : *France Bleu* / Interview

Philippe Baronnet le dimanche 18 mars à 11h30 en direct

Sous un hangar, une longue nuit trouée de lumière

Philippe Baronnet façonne, tout en ombres et lueurs, l'univers lugubre, peuplé de parias, dont Koltès fait dans *Quai ouest* la matrice d'une intrigue sophistiquée.

De toutes les pièces de Bernard-Marie Koltès, ciselées comme des pièces d'orfèvrerie, *Quai ouest*, avec ses accents de polar, est sans doute la plus sombre, celle dont l'architecture est la plus complexe (1). Ici, c'est le lieu même qui semble forger les personnages et tisser à lui seul la trame d'une énigme complexe. Philippe Baronnet se saisit de cette géographie des marges pour donner corps à un univers lugubre, longue nuit trouée de lumière, peuplée de parias, de réfugiés, de dealers, de truands qui se meuvent dans un temps désarticulé. Ce lieu, Koltès en a eu l'intuition en explorant un hangar désaffecté des anciens docks, sur les rives de l'Hudson River, à l'ouest de Manhattan. Il en a fait la matrice d'improbables rencontres. Koch, un homme d'affaires ruiné, conduit là, en Jaguar, par Monique, sa secrétaire ignorant ses desseins, entend mettre fin à ses jours en se jetant à l'eau, ayant pris soin, auparavant, de lester ses poches de pierres. Le lieu, plongé dans une épaisse obscurité, se révèle peu à peu, crasseux, jonché de planches et de débris, à la vacillante lumière d'une lampe de poche. Craquements, cris, aboiements, les deux comparses se cognent aux murs, comme déjà pris au piège. Pas de retour en arrière possible : pneus crevés, clés subtilisées, la voiture est immobilisée. Du fond du plateau se lève une aube indécise, quai et écran sur lequel se découpent, en ombres chinoises, le candidat au suicide et son énigmatique sauveteur. Collusion d'univers étrangers, entrée dans un monde de perpétuelles négociations. Tous ces éclipsés ne brûlent que de décamper, quitte à

retourner à la case départ, comme en rêve Cécile, une exilée noyée dans la nostalgie de sa terre natale. Mais, dans l'attente d'une hypothétique échappatoire, tout se monnaie, tout se marchande : jusqu'à la mort et la vie. Ici, chacun pour soi : on peut échanger sa propre sœur contre des clés de voiture. Et la présence de Koch relance trafics et transactions, dans une chorégraphie d'où jaillissent les rêves fracassés de chacun des protagonistes.

L'exploration « psychologique » compte moins, ici, que la mise au jour des puissances dont les personnages sont le siège et par lesquelles ils sont littéralement « agis ». Au cœur de la mise en scène, la figure silencieuse, imprévisible d'Abad (le danseur Marc Veh) concentre, au ban du ban, cette tension. La charge politique de cette pièce majeure de Koltès est assumée, ici, sans circonvolutions. Il est question, de façon claire et crue, de violence sociale, de racisme, de ségrégation urbaine, d'arrogance de l'argent, de frontières figées. « Pour ma part, j'ai seulement envie de raconter bien, un jour, avec les mots les plus simples, la chose la plus importante que je connaisse et qui soit racontable, un désir, une émotion, un lieu, de la lumière et des bruits, n'importe quoi qui soit un bout de notre monde et qui appartienne à tous », affirmait Koltès. Philippe Baronnet tire patiemment ce fil, pour faire entendre les échos de notre propre monde. ●

ROSA MOUSSAOUI

(1) En tournée à Hérouville-Saint-Clair (Calvados), les 17 et 18 octobre. à Dieppe (Seine-Maritime), le 22 novembre, et à Rouen (Seine-Maritime), les 28 et 29 novembre.

1986
QUAI OUEST EST CRÉÉE
À NANTERRE DANS
UNE MISE EN SCÈNE
DE PATRICE CHÉREAU.



Ici, il est question, de façon claire et crue, de violence sociale, de racisme, de ségrégation urbaine, d'arrogance de l'argent, de frontières figées. Victor Tonelli/Hans Lucas

QUAI OUEST

de Bernard-Marie Koltès || mise en scène Philippe Baronnet

15 mars > 15 avril 2018



Spectatif

Théâtre et musique surtout. Chose artistique en général. Passionné, je poste ici mes critiques. Je partage des coups de cœur et des billets d'humeur aussi. Dans tous les cas, je ne parle que de ce que j'ai aimé. Frédéric Perez.

Maurice veut échapper à la vie. Il choisit de se rendre au quai Ouest, accompagnée par Monique, pour se jeter à l'eau. Il connaît cet endroit qu'il a connu il y a longtemps. Il ne le reconnaît pas dans ce qui est devenu un antre glauque, entre no man's land et déchetterie abandonnée, dédié à la nuit permanente comme une antichambre de l'enfer.

Trouvera-t-il la mort souhaitée ? Trop tôt pour le savoir. Il devra d'abord plonger dans les bas-fonds d'un monde interlope où réfugiés et délinquants tentent de survivre en s'armant de violence. Une famille de migrants, venue en bateau de leur lointain ailleurs, semble imposer sa loi ici, aux côtés des deux autres interlocuteurs que croisera Maurice, toujours flanquée de Monique.

Cette pièce de Bernard-Marie Koltès, créée en 1986, raconte une histoire fantasmagorique et glauque, confrontant deux mondes, les nantis et les bannis, opposant le désespoir radical à l'ardente et sauvage quête de réussir sa survie, juxtaposant l'étrange et le familier.

De l'autre côté là-bas, c'est le haut, ici, c'est le bas, le plus haut qu'on montera, de toute façon, on ne sera jamais que le haut du bas.

D'une écriture ciselée à l'abattage tenace, Koltès remue avec force ses thèmes récurrents. Les relations ambiguës et manipulées, les différents habits de la mort qui plane, la peur de souffrir, l'impossible bonheur, l'errance. Et toujours cette opposition des contraires qui fait souvent le lit de sa dramaturgie : La misère et la richesse, le maître et l'esclave, le désir d'amour et le rejet d'aimer, l'identité reconnue et la reconnaissance déniée.

Regarde les autres : tous ils sont partis, tous ils se font du pognon ailleurs, autrement. C'est pour cela qu'on ne rêve à rien, moricaud : ce n'est ni ta faute, ni la mienne, on est mal nés et c'est tout.

La mise en scène de Philippe Baronnet est spectaculaire tant elle est truffée d'effets mais elle étire sans doute trop les scènes et leurs entre-deux, ne permettant pas une fluidité au récit et une prégnance suffisante à l'atmosphère évoquée par les situations. Le choix du clair-obscur quasi permanent, s'il permet de belles images, semble alourdir l'ensemble et rend l'attention tendue pour suivre le texte que l'on perd par moments.

Toutefois, nous retrouvons tout à fait l'esprit de la pièce de Koltès grâce aux jeux d'une précision, d'un engagement et d'une intensité remarquables des comédiennes et des comédiens Louise Grinberg, Félix Kysyl, Marc Lamigeon, Erwan Daouphars (ce soir-là), Marie-Cécile Ouakil, Teresa Ovidio, Vincent Schmitt et Marc Veh. Que ce soient le trouble et la colère, la désespérance et le machiavélisme, la douleur et le déchirement, chaque rôle est servi avec brio.

Une pièce rude et captivante, un spectacle détonant aux lenteurs exigeantes et une distribution impeccable. Au final, un « Koltès » réussi.

Frédéric Perez



QUAI OUEST

de Bernard-Marie Koltès || mise en scène Philippe Baronnet

15 mars > 15 avril 2018



l'Humanité.fr

CULTURE ET SAVOIRS
THÉÂTRE

Théâtre. Le regard vague au bord du « Quai ouest »

GÉRALD ROSSI | MARDI, 27 MARS, 2018 | HUMANITE.FR

Philippe Baronnet propose une belle mise en scène du texte de Bernard-Marie Koltès, respecté au mot près, avec une distribution bien mesurée, mais les personnages ne dégagent pas assez la viscosité crasse ni la perversion malade sous tendue.

Dans la pénombre se révèle un fragment de l'univers des plus désolés. Un des lieux, où les plus miséreux, les plus exclus ont trouvé refuge. Immigrés, voyous, etc. En écrivant *Quai ouest* entre 1983 et 1985 Bernard-Marie Koltès s'est inspiré d'un espace qu'il a découvert quelques années plus tôt, à l'ouest de New York, à Manhattan (...) un abri pour les clodos, les pédés, les trafics et les règlements de compte » comme il l'a écrit dans *Une part de ma vie*. Sur le plateau, des sacs de plastique, des boîtes vides, des débris divers symbolisent ce hangar et ses abords, et la mise en scène de Philippe Baronnet (scénographie d'Estelle Gautier) est de ce point de vue assez réussie.

Dans cet univers miséreux, Maurice Koch (Erwan Daouphars puis Julien Muller en alternance), un homme d'affaires véreux qui a croqué une petite fortune destinée aux pauvres, justement, vient pour se suicider. Conduit par Monique (Marie-Cécile Ouakil) sa secrétaire fille à tout faire. Tous les deux se souvenant de ce coin du port avant qu'il ne soit à l'abandon. Sauvé in extrémis de la noyade, Koch va alors découvrir un monde dont il ne soupçonnait pas même l'existence.

Dans ce cloaque vivent les réfugiés Cécile (Teresa Ovidio), son mari, le décrépît Rodolphe (Vincent Schmitt), leur fils Charles (Marc Lamigeon), leur fille Claire (Louise Grinberg), ainsi que Fak (Félix Kysyl) petite frappe sans scrupules, et le noir mutique Abad (Marc Veh). Au-delà des ordures, sur un fond bleu soulignant les rives de « l'Hudson River », dans un cadre de cinéma panoramique (avec les belles lumières de Lucas Delachaux) plusieurs des personnages poursuivent leurs aventures, les échanges, dissimulent leurs sentiments et leurs désespoirs.

La météorite Koltès selon Chereau

Patrice Chéreau, qui dès 1983 dans son théâtre des Amandiers de Nanterre a fait découvrir largement Koltès, disait de lui qu'il « a été une météorite qui a traversé notre ciel avec violence dans une grande solitude de pensée et avec une incroyable force ». D'évidence *Quai Ouest* est un des vestiges de ce bouillonnement extraordinaire. Complexe et par certains aspects déroutant.

L'univers de Philippe Baronnet côtoie cette « violence ». Notamment grâce à l'univers sonore (Julien Lafosse), soigné et impressionnant pendant une bonne part du spectacle. Pour autant, le traitement qui fait penser à un découpage de polar, n'accroche pas vraiment. Tous les personnages sont là, et plutôt bien incarnés. Mais il ne suffit pas, par exemple, que Fak montre ses (jolies) fesses et un peu son zizi pour que l'on croie à la scène d'un viol sur Claire, au fond d'une minable et minuscule piscine multicolore. Mais en il est-un d'ailleurs ?

En fait, ces personnages, sont trop propres sur eux, mais surtout au fond d'eux même. Il ne s'agit pas de faire des réfugiés des bandits de grand chemin, mais quand le père exhibe sa Kalachnikov on est convaincu qu'il n'est pas qu'un pauvre vieux type. Abad, Charles, ne sont pas non plus des anges. Fak est un petit animal venimeux. Mais aucun ne secrète la transpiration empoisonnée, le suc visqueux qui en feraient des personnages plus troubles, plus incertains, plus inquiétants. Leur crasse morale est trop nette, trop polie, trop jolie. Leur image trop dessinée, trop bien découpée. Finalement on reste au bord du quai. Le regard au loin, dans la brume.

Gérald Rossi

QUAI OUEST

de Bernard-Marie Koltès || mise en scène Philippe Baronnet

15 mars > 15 avril 2018



MEDIAPART

DIM. 25 MARS 2018 - DERNIÈRE ÉDITION

Quai Ouest, un Koltès en clair très obscur à la Tempête

D'inquiétantes silhouettes envahissent un espace scénique plongé dans la pénombre. Errant sur des monceaux de débris, ces âmes noires tourbillonnent tels des vautours autour de l'argent et de la mort. Adaptant avec une minutie cette pièce sombre de Koltès, Philippe Barronnet signe un spectacle d'ambiance radical, sans espoir dont l'esthétisme ténébreux avale la cruelle dramaturgie.

Alors que scène et salle sont plongées dans une obscurité angoissante, des sons étranges résonnent dans le silence, des voix presque métalliques se font entendre au loin. La nuit bien installée semble vouloir avaler tout être vivant traînant sur ces docks désertés et malsains. Un homme d'affaires ruiné (épatant **Erwan Daouphars** en alternance avec **Julien Muller**), suivi de son apeurée secrétaire (lumineuse **Marie-Cécile Ouakil**), s'avance bravant la pénombre vers une mort certaine. Sur le chemin qui l'amène sur le lieu de son suicide, il va croiser une singulière et menaçante famille de réfugiés, prête à tout pour grappiller ne serait qu'un cent, une petite frappe vivant de petites combines (détonnant **Félix Kysyl**) et un noir sculptural, immobile (imposant **Marc Veh**).

S'emparant d'une des pièces les plus sombres, les plus dures de **Bernard-Marie Koltès**, **Philippe Barronnet** a pris le parti ambitieux et risqué de rendre sur scène l'ambiance glauque et sépulcrale décrite et voulue par le dramaturge français. Plongeant comédiens et spectateurs dans un univers noir, obscur où tout espoir de rédemption semble vain, il souligne par sa mise en scène l'âpreté, la radicalité et la crudité du texte.

Bien que l'ensemble soit cohérent et bien ficelé, on se sent rapidement asphyxié, oppressé par cette plongée sans appel en enfer, cette immersion dans l'obscurité la plus totale. Séduit par l'esthétisme sombre de la scénographie, imaginée par **Estelle Gautier**, on reste pourtant en dehors de la dramaturgie tant l'atmosphère noire, ténébreuse prend le pas sur le texte.

Si l'étrangeté de ce *Quai Ouest* n'arrive pas à charmer tout à fait tant il est singulier, insolite, il faut toutefois saluer le talent des comédiens qui habitent avec férocité et engagement total leur personnage.

Olivier Frégaville

QUAI OUEST

de Bernard-Marie Koltès || mise en scène Philippe Baronnet

15 mars > 15 avril 2018



sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

Philippe Baronnet adapte Quai Ouest de Bernard-Marie Koltès

C'est le soir.

Exposé à la vindicte, Maurice Koch est un homme d'affaires ruiné qui a détourné de l'argent au détriment des pauvres. Accompagné de sa fidèle secrétaire, il se rend près d'un hangar désaffecté qui donne sur un quai, avec pour seul projet de se suicider.



Dans ce lieu apparemment désert, des individus sont pourtant là, dans l'espoir et l'attente. Il y a d'abord une famille d'émigrés venue d'Amérique du Sud : Cécile, mère dévorante et nostalgique, qui a vu s'effondrer dans la misère ses rêves de grandeur et d'intégration de l'élite ; son mari Rodolphe, vieux guerrier qui semble avoir déserté aussi bien l'armée que son rôle de père ; et leurs deux enfants, deuxième génération déracinée qui

cherche une planche de salut : Charles voudrait passer le fleuve pour rejoindre la ville et travailler ; pressée de grandir, sa sœur Claire se saoule de café et rêve de vivre des aventures... Parmi les occupants du hangar, il y a aussi Fak, le trafiquant aux origines plus mystérieuses, prêt à tout pour profiter de la situation, et Abad, clandestin africain qui se cache dans l'ombre et dont on n'entendra pas la voix.

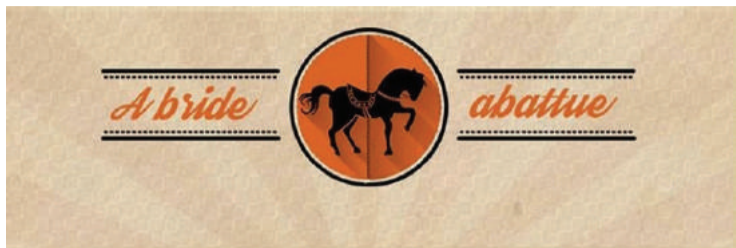
Avec sa Jaguar, ses cartes de crédit, sa Rolex et son briquet en or, Koch et la richesse qu'il incarne déstabilisent l'équilibre précaire de ce petit monde. Pendant deux jours, tous vont s'agiter, s'épier, manigancer et négocier ensemble, chacun pour ses intérêts. Mais entre complicités et trahisons, désir et mépris, les alliances sont toujours temporaires... Avec l'arrivée de l'aube, certains auront trouvé l'apaisement ou la mort, d'autres auront gagné l'indépendance et un nouveau départ.

Koltès nous prévient : « Chacun accomplit absolument ce qu'il voulait ou avait à accomplir ; le nombre de morts et de blessés ne change rien à l'affaire. »

QUAI OUEST

de Bernard-Marie Koltès || mise en scène Philippe Baronnet

15 mars > 15 avril 2018



Soyez prévenus. *Quai Ouest* est une longue pièce, presque 3 heures, et elle se déroule dans l'obscurité, parfois même dans un noir quasi complet. C'est nécessaire expliquera Philippe Baronnet, le metteur en scène.

Je veux bien le croire mais c'est une épreuve. A ce train là il faudrait faire souffler un vent glacial sur le public en Salle Copi pour qu'on puisse se croire en Irlande ? Non, et pourtant *Bourrasque* est un spectacle juste magique.

On a beau écarquiller les yeux, on ne peut que deviner un espace où doit trainer toutes sortes de débris. Une portière claque. Des chevilles se tordent sur le plateau. On ressent pleinement une sensation d'enfermement. La pénombre attise le désir de voir le corps des personnages et dont on ne dispose que de la voix comme indice. On partage le malaise de Monique qui s'inquiète : je sens qu'on nous regarde, je vous assure.

Rappelons le propos : Maurice Koch (ce soir Erwan Daouphars) est un homme d'affaires ruiné, qui se rend en Jaguar, avec Monique (Marie-Cécile Ouakil), sa secrétaire, sur les quais d'une ville portuaire pour se donner la mort... Dans un hangar voisin, qu'il lui faut traverser, vit une famille d'immigrés : un père (Vincent Schmitt) à demi détruit par la guerre, une mère vampirique (Teresa Ovidio), venue d'un pays lointain qu'elle évoque avec nostalgie, et leurs enfants : Charles (Marc Lamigeon), qui n'a qu'un rêve, traverser le fleuve et trouver un emploi, et puis Claire (Louise Grinberg), la plus jeune, que son frère n'hésite pas à marchander... Comme déposés là aussi deux autres personnages, Fak (Félix Kysyl), petit dragon de 22 ans qui saute de combine en combine, et un homme sans paroles, Abad (Marc Veh), le Noir, immobile et inquiétant...

Le metteur en scène aime les histoires de famille, surtout quand elles sont ponctuées par des éléments qui se déchainent. Représenter la lune, l'orage et le soleil, voilà un défi qu'il a voulu relever de manière cinématographique. Il est vrai qu'on peut par moments songer à *La lune dans le caniveau*.

Philippe Baronnet a tenu à rendre perceptible l'humour de la plume de Bernard-Marie Koltès qui organiquement trouve un chemin dans la tragédie. Le pari est à demi réussi parce que la pièce est très déroutante. La création sonore de Julien Lafosse nous place au coeur d'un thriller psychologique qui fait froid dans le dos.

Il a disposé des micros en plusieurs endroits pour rendre la sensation d'espace, avec un peu de réverb quand les scènes se passent dans le hangar. Trois espaces sont clairement identifiés dans la pièce. Le quai, ou plus précisément la jetée, est jouée au loin, devant le cyclo. Le hangar occupe la totalité du plateau et il faut deviner que la scène se passe devant la porte quand les bâches disparaissent. Leur déploiement complique beaucoup les choses et on met du temps à en comprendre leur signification.

De l'autre côté là-bas, c'est le haut, ici, c'est le bas, le plus haut qu'on montera, de toute façon, on ne sera jamais que le haut du bas. Il a voulu rendre la collusion entre ces deux mondes que tout oppose, sensuelle, charnelle, loufoque, décalée.

Les scènes d'échange et de troc sont essentielles. Toutes les relations humaines sont chez Koltès de l'ordre du deal. Tout se vend, jusqu'à sa sœur contre les clés d'une voiture.

L'arrivée de Koch relance la dynamique des transactions : droit de vivre, droit de mourir, dans le hangar tout se monnaie. Question de survie. Colonialisme, violence sociale, exclusion, immigration, arrogance de l'argent ... Philippe Baronnet s'interroge sur la manière de signifier cela aujourd'hui. Il reconnaît avoir préféré faire des coupes dans le texte original, estimant que Monique ne pouvait pas s'exclamer trente fois Seigneur ... Il a laissé le premier cri.

Quai Ouest est une pièce sur l'ascendant que l'on a sur l'autre, avec pour obsession la figure du meurtre en réinterrogeant le prix de la vie ou le sens de la survie dans un monde fondé sur la violence. Dans ce hangar apparemment déserté et à l'écart du monde, Koltès confronte des gens qui n'auraient jamais dû se rencontrer. Il sait de quoi il parle puisqu'il a passé plusieurs nuits dans un tel lieu, à New York, avant de commencer l'écriture.

Philippe Baronnet a voulu en rendre toutes les facettes, sans prendre parti en faveur de la comédie ou de la tragédie. C'est peut-être ce qui dérange le plus malgré une distribution très réussie et des acteurs qui défendent bec et ongles leur personnage.

Je ne peux m'empêcher de noter la dernière phrase de *Quai Ouest* : A quoi vous a servi tout ce bluff pour rien?

Marie-Claire Poirier

QUAI OUEST

de Bernard-Marie Koltès || mise en scène Philippe Baronnet

15 mars > 15 avril 2018



Quai Ouest à la Tempête

Une obscurité totale peuplée de frémissements, de bruissements, de cris, d'aboiements de chiens et de frôlements. Un mur ? Une maison ? Durant les vingt premières minutes, le *Quai Ouest* de Bernard-Marie Koltès mis en scène par Philippe Baronnet, met le spectateur en alerte alors que s'échangent dans le noir les premières répliques entre un homme et une femme perdus dans cet endroit qu'il leur faut traverser. Dans les quelques trous de lumière, le lieu laisse entrevoir des planches, des meubles abandonnés, des débris qui jonchent le sol...

Homme d'affaires ruiné, Maurice Koch est arrivé ici en Jaguar, avec sa secrétaire... Sur les quais de cette ville portuaire, il est là pour se donner la mort... Mais dans ce hangar que le couple est obligé de traverser vit une famille d'immigrés : père à demi détruit par la guerre, mère venue d'un pays lointain qu'elle évoque avec nostalgie, et leurs enfants : Charles, qui n'a qu'un rêve, traverser le fleuve et trouver un emploi et Claire, la plus jeune, que son frère n'hésite pas à marchander... Comme déposés là aussi, Fak, malin comme un singe, un garçon de 22 ans qui saute de combine en combine, et un homme sans paroles, Abad, le Noir, dont on ne prononce pas le nom et qu'on a pris l'habitude de désigner sous le sobriquet de Noiraud ou Morricaud ...

Le deal comme mode de vie

Échanger, bluffer, marchander, faire chanter... Dans ce monde à l'écart, la relation de base est le commerce sans échange réel, où le plus fort règne en maître. Ici on vend sa sœur contre des clés de voiture, on marchande tout y compris les sentiments ou l'amitié. Question de survie, arrogance de l'argent « *il n'y a pas de tendresse dans le commerce* » affirme Koltès.

La mise en scène de Baronnet joue sur cette matière inépuisable pour diriger les acteurs. Opposant le désespoir le plus radical à l'humour le plus noir, la présence de Koch et de son argent relance la dynamique des transactions : droit de vivre, droit de mourir, tout se monnaie dans le hangar. Koch et sa secrétaire appartiennent au monde du haut, de l'autre côté de la ville, alors que les habitants du hangar vivent dans la crasse de celui du bas. Ces deux mondes n'auraient jamais dû se rencontrer. Se dégage alors ce que Koltès nomme « le ballotement de l'homme par l'histoire » à travers la violence sociale, les rapports de domination, le racisme et surtout l'arrogance que donne le pouvoir de l'argent.

Avec une grande finesse d'interprétation et une direction des acteurs qui joue sur l'opposition entre ce qui se dit sur le plateau et les non dits qui émergent du silence et du noir où on ne sait qui fait quoi ou quel est le sens réel des mots prononcés. Marché de dupes, Le choc brutal d'une misère palpable et l'incongruité des échanges proposés à la fois drôle et tragiques. La nuit semble être la seule protection des rêves et des illusions. Usant du détour, jouant sur l'étrangeté et l'inquiétant, chaque personnage ne révèle jamais ses véritables motivations. « *On est mal nés et c'est tout...* »

Au-delà de l'intrigue, il y a la langue de Koltès avec ses grands monologues éminemment théâtraux et des situations qui ont tout à voir avec le cinéma d'action. Lucas Delachaux propose un traitement cinématographique de la lumière qui intensifie les noirs et découpe au scalpel la moindre silhouette.

Ce lieu unique qui évoque un traitement classique de l'espace ressemble en fait à une boîte à plusieurs fonds qui joue sur l'extérieur, l'intérieur, le côté, le proche ou le lointain, répondant en cela à l'histoire lacunaire de personnages qui font semblant de s'expliquer sans réellement donner de réponses aux questions posées... Philippe Baronnet fait de la figure d'Abad (le danseur Marc Veh), le pivot de sa mise en scène. Méprisé parce qu'il est noir, son silence assourdissant fait résonner les contradictions. Imprévisible, inquiétant, celui-ci devient le porteur de la violence donnée et reçue qui régit les rapports entre les races, les sexes et les générations. Les autres personnages incarnés par des comédiens magnifiques, physiquement mis en danger par un plateau semé d'embûches, livrent une parole incandescente, d'une urgence désespérée et sans illusions.

J'ai seulement envie de raconter avec les mots les plus simples (...) un bout de notre monde et qui appartienne à tous » disait Koltès. L'intrigue de *Quai ouest* se charge de toutes sortes de références : Shakespeare, Conrad ou encore Jarmusch. Trente ans plus tard, la poésie de cette langue subversive, prophétique et politiquement incorrecte résonne encore de façon inouïe et continue de raconter notre monde.

Dany Toubiana

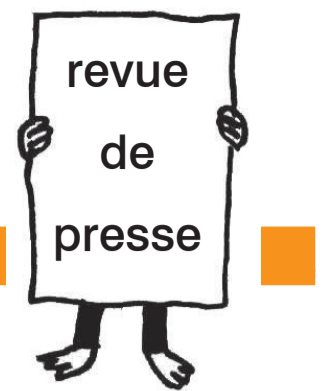


Quai Ouest mis en scène par Philippe Baronnet

QUAI OUEST

de Bernard-Marie Koltès || mise en scène Philippe Baronnet

15 mars > 15 avril 2018



Quai Ouest fait partie des pièces cultes du théâtre du XX^e siècle. Philippe Baronnet nous livre une belle version de cette tragédie contemporaine qui rassemble et consume huit personnages dans un lieu improbable, un no man's land sans issue pour ceux qui y sont enfermés et s'y trouvent piégés.

La mise en scène de Patrice Chéreau en 1986, a laissé une empreinte si forte dans l'histoire du théâtre que pendant des années, aucun metteur en scène français ne s'est risqué à monter ce texte, si emblématique du no future des années 1980. Il aura fallu près de trente ans pour que le texte resurgisse sur les planches à partir des années 2010. Sous forme de mises en scène de théâtre, mais aussi d'un opéra créé à Strasbourg en 2014, et aujourd'hui avec la mise en scène de Philippe Baronnet. Peut-être le thème résonne-t-il à nouveau très fortement dans une société qui a tué l'histoire et dont l'avenir semble irrémédiablement bouché...

Un quai et des docks désertés, passerelle entre des mondes

Lorsque nous pénétrons dans la salle, le décor est éclairé. Au sol, des débris, débris de cordages qui présentent leurs extrémités défaites au regard, bouteilles en plastique écrasées qui crissent sous les pas. Un jerrycan dans un coin et ce qui ressemble à des palettes meublent l'espace. Au fond, une palissade qui semble de métal occupe tout le fond de scène. Elle est surmontée par ce qu'on pourrait au premier abord prendre pour un cyclorama. Elle emprisonne l'espace, le referme sur lui-même. Le lieu dit la désolation, l'abandon, la ruine au milieu de nulle part. Un espace hybride, entre la vie et la mort, où la réalité n'est déjà plus que vestiges.

L'éclairage, et quelques fragments de rideaux en plastique déchiquetés diront le lieu : l'intérieur ou l'extérieur du hangar. La palissade formera le mur qui ceinture l'endroit à l'abandon – chercher la sortie sera le leitmotiv de l'un des personnages – comme le soubassement du quai qu'empruntent les personnages et d'où parviennent les rumeurs de la mer – sirènes de bateaux, cris d'oiseaux... Un espace abstrait du monde où l'extérieur n'est plus qu'un bruit de fond. Un huis clos dans lequel vont se débattre les personnages.

Huit personnages sans quête d'auteur

Ils sont huit, conviés à parts égales à ce festin de la désolation. Il y a d'abord Koch, qui émerge de l'obscurité complète, un homme d'affaires véreux qui a détourné des fonds et se retrouve coincé, à la veille d'être découvert. Sa silhouette se dessine peu à peu tandis qu'un autre l'observe, à peine discernable dans l'obscurité hostile. Koch vient là pour mourir. Il cherche deux pierres pour se lester, une pour chaque poche. « Ainsi mon corps collera au fond comme un pneu dégonflé de camion ». Il dépose soigneusement sa montre, « une Rolex », son briquet, un Dupont, afin de se dépouiller de ses objets-fétiches avant le grand plongeon. Il est venu, escorté de sa secrétaire, Monique, assistante à tout faire, complice, amoureuse sans retour, dans une Jaguar dont les pneus seront crevés, interdisant toute échappatoire.

Tous deux sont confrontés au peuple de l'ombre qui grouille, tels des rats, des cafards, des presque fantômes, furtifs, qui peuplent l'obscurité de ce cloaque hors du monde. Il y a là une famille d'immigrés, vraisemblablement latino-américains : la mère, qui se déclare notable en son pays et se livre à la prostitution, n'hésitant devant aucune bassesse pour tirer ce qu'elle peut de Koch ; le père, ancien militaire, peut-être en fuite à la suite d'exactions d'une quelconque dictature, qui joue l'infirmes et le débile mental ; leurs deux enfants, Carlos ou Charles, dont le nom francisé dit sa volonté d'échapper à son origine et à son destin, et Claire au nom prédestiné, jeune fille « pure », ingénue sans l'être, que son frère n'hésitera pas à vendre en échange du trousseau de clés de la Jaguar. Pour clore le tableau, il y a aussi Fak, le dealer obsédé qui n'a de cesse de vouloir déflorer Claire et l'abandonne une fois son objectif atteint mais poursuit tout aussi bien Monique de ses assiduités. Même cette lie du monde comporte une hiérarchie : Abad, un immigré clandestin, sans papiers, noir, se situe plus bas encore dans l'échelle des valeurs de cette société qui, justement, a perdu ses valeurs et ajoute le racisme à son palmarès de la décrépitude. Massif, imposant, Abad ne parle pas, sinon à voix basse dans le creux de l'oreille de Charles...

Comme le puissant écho d'une langue poétique

Quelque chose de « plus dur » que le désespoir ordinaire, de « plus calmement cruel », comme l'analyse Patrice Chéreau, traverse le texte qui déroule sa mécanique implacable faites de bruits et de silences, ces « blancs » qu'il laisse entre les lignes, ces trous qu'il laisse dans l'histoire, dans les histoires des personnages. Incantatoire parfois, reprenant les mêmes mots, les mêmes phrases comme dans une ritournelle sans fin, il ajoute chaque fois un degré à cette gradation de l'enfoncement. S'il y a humour, il est noir comme le charbon, incisif et coupant, âpre et dépourvu de tout comique. Le texte dit la méfiance – même le suicide de Koch pourrait être suspect dans ce monde qui se défie de tout et de tous – l'hostilité et la haine qui lie les personnages aussi sûrement qu'un amour qui ne peut être.

Il n'y a pas de « bons » dans cette histoire, personne qui mérite d'être sauvé. Koch, repêché par Abad, n'a de cesse de récupérer ses colifichets de prix ; Rodolphe, le père, ne sait que maudire son fils qui cherche désespérément un soutien pour se donner une raison de fuir. Oh ! ils parlent, tous, crachent leur venin avec délectation, ne cessent de se défier les uns des autres. À la différence des personnages de Beckett, ils s'expriment, en de longs monologues parfois, communiquent leur incompréhension mutuelle. Mais même ainsi le texte demeure énigmatique. Est-ce pour répondre à l'injonction de Rodolphe, qui fournit une kalachnikov à Abad en lui intimant l'ordre de détruire deux vies pour exister que celui-ci perpètre son double meurtre ? Ou celui-ci est-il l'instrument d'un destin qui condamne irrémédiablement tous les personnages ?

L'essence même de la tragédie

La mise en scène de Philippe Baronnet ne lève pas les ambiguïtés. Elle n'offre pas d'épaisseur « humaine », naturaliste ou réaliste aux personnages. Les comédiens habitent des personnages qui, même

QUAI OUEST

de Bernard-Marie Koltès || mise en scène Philippe Baronnet

15 mars > 15 avril 2018



s'ils ont une histoire, s'évadent de tout schéma de compréhension qu'on voudrait leur appliquer. Ils sont des archétypes hérités d'un monde absurde, pris au piège d'une machine infernale qui les broie irrémédiablement et qui a nom société. Il n'y a aucune issue possible, quand bien même ils la rechercheraient. C'est pourquoi Charles doit mourir. Il était le seul à vouloir échapper à son destin. Quant à Koch, sauvé de la noyade par Abad et revenu d'entre les morts pour récupérer son pouvoir de nuisance, il ne pouvait trouver qu'en ce même Abad l'outil de son destin et une disparition qu'il avait cessé de choisir.

C'est là l'extraordinaire puissance de ce texte qui, au travers d'un motif contemporain, remonte aux sources de la tragédie grecque. Le sort des personnages est d'emblée scellé, mais les dieux sont absents. Le texte, au-delà du caractère inextricable de la situation, atteint à une valeur mythique et il est dommage que les comédiens, jeunes dans leur ensemble, n'aient pas encore tout à fait l'étoffe nécessaire pour se hisser au niveau presque métaphysique qui forme le propos de la pièce. Il y manque un peu de la hargne d'un théâtre de la cruauté, un peu de rage vindicative, un peu d'étrangeté, peut-être. Une longueur un peu excessive, en raison en particulier des interséquences, est à ajouter au nombre des petites imperfections. Quai ouest n'en demeure pas moins un beau spectacle, attachant, tout en clairs obscurs, qui mérite qu'on s'y attarde.

Sarah Briand



QUAI OUEST

de Bernard-Marie Koltès || mise en scène Philippe Baronnet

15 mars > 15 avril 2018



Ils partent à deux, mais sans renfort, ils se virent forcément deux en arrivant au port.

Maurice, un affairiste fuyant un procès pour abus de biens sociaux, flanqué de Monique, sa secrétaire, a décidé d'en finir une fois pour toutes.

Ce port, au bord du fleuve, ce sera son tombeau liquide.

Ces deux-là vont échouer dans un grand hangar, quai ouest, un no-man's land plus ou moins désaffecté.

Nous allons assister à une rencontre improbable et impossible.

Charles et sa famille qui squattent les lieux, tels des spectres-zombies-déchets humains produits par nos modernes sociétés, vont contrecarrer son définitif plan.

Tel est le point de départ de la pièce, dans laquelle Koltès va une nouvelle fois décliner ses thèmes de prédilection : le contrat sous toute ses formes entre des êtres humains, contrat moral, contrat matériel, le « deal » comme il écrivait lui-même.

Mais aussi la dénonciation de l'argent-roi, le colonialisme, la violence sociale, et surtout la désespérance noire des êtres, une désespérance perçue néanmoins comme une force motrice.

Le choc va être violent, frontal, brutal, sans concessions ou si peu.

Dans de grandes joutes oratoires, le plus souvent entre deux personnages, dans de longues séquences, les comédiens vont dire ces affrontements, ces luttes de classe et de casse. Oui, il y en aura, de la casse.

Hangar, donc. Unité de lieu ? Voire...

Le metteur en scène Philippe Baronnet et la scénographe Estelle Gautier ont bien compris la difficulté de l'espace apparemment unique chez Koltès.

Nous sommes accueillis dans ce lieu de désolation, où nous sautent immédiatement aux yeux des références cinématographiques, des scènes de Ridley Scott, de Jarmush, de Lynn, mais aussi de Caro et Jeunet.

Chez cet auteur, il y a une multiplicité d'angles de vue qui fait que même dans un lieu unique, bien des points de vue sont à dessiner et à montrer.

Grâce à des rideaux délabrés et amovibles faits de morceaux de plastique transparent, grâce aux très faibles et très sophistiquées lumières de Lucas Delachaux (nous sommes en permanence dans un clair obscur à la Vilmos Zsigmond ou Janusz Kamiński, les célèbres chefs-opérateurs), nous allons naviguer dans ce hangar jonché de débris.

Tout ceci relève d'une réelle beauté plastique et visuelle. Même s'il faut parfois bien ouvrir les yeux. Mais la beauté se mérite.

La création sonore de Julien Lafosse, faite de notes synthétiques graves et sourdes, de clusters dissonants, de bruits de la ville, de coups de tonnerre, participe également à démultiplier les micro-lieux à l'intérieur du même endroit. Et puis, bien entendu, les huit comédiens nous restituent de brillante façon l'univers koltésien, ce chaos topographique, social et humain.

Avec beaucoup d'énergie, de passion, et d'humour aussi.

Parce que chez Koltès, comme chez Shakespeare, le tragique ne peut s'affranchir d'une forme de drôlerie noire. Très noire, souvent.

Tous font preuve d'un sacré engagement. On ne met pas en scène, on ne joue pas Koltès sans se donner complètement à fond, sans retenue, sans restriction.

La direction d'acteurs est ici âpre, sans concession, Philippe Baronnet a beaucoup demandé et beaucoup obtenu.

Mais cette demande en valait la chandelle. Les personnages que nous avons en face de nous nous interpellent vraiment, nous parlent à tous. Impossible d'oublier une fois rencontrés à la Tempête, Claire, Fak, Charles, Monique, Maurice, Cécile, Rodolphe et Abad.

Je vous conseille vivement cette plongée dans ce hangar où seront révélées bien des passions humaines, et pas des plus tendres et innocentes.

Je suis en effet ressorti de ces deux heures et cinquante minutes (avec entracte) à la fois enchanté et très impressionné.

Ce qui nous est donné à voir est d'une noirceur salutaire, un moyen une nouvelle fois de se positionner, de puiser en soi une forme de catharsis momentanée.

Comme le fait dire Bernard-Marie Koltès à Charles, l'un des personnages principaux : il y a ceux à qui on peut encore faire du mal, et il y a ceux à qui on ne le peut plus.

Camarade, choisis ton camp !

Yves Poey

QUAI OUEST

de Bernard-Marie Koltès || mise en scène Philippe Baronnet

15 mars > 15 avril 2018



QUAI OUEST



Photo Victor Tonelli



Koltès est un explorateur de l'humain, des failles, des brisures de rêves et de réalités, des interstices entre les êtres et leurs façons de faire pour franchir l'espace entre leurs corps : entre désirs et violences, négoce et conflits, et manques.

Mais c'est surtout un homme de langue, dont le verbe coule à grand flot, qui ose distordre le temps et transforme les secondes en minutes, ou le contraire, avec une force de vie, une fougue qui s'immisce dans chaque phrase.

Dans sa mise en scène, Philippe Baronnet prouve son respect immense pour cet auteur. Le texte de Koltès est là, à la virgule près, au souffle près, au silence expressif. On entend, on comprend, on respire avec les personnages de cet étrange échouage raconté ici, une histoire qui parle directement à la conscience de notre monde en train de fondre et de se déliter. Mais ce n'est pas forcément la meilleure manière de donner du sang à cette pièce.

La scénographie, sur l'espace plein d'imaginaires possibles de la grande salle de la Tempête, semble bizarrement étriquée : un no man's land de détritiques et d'étranges platos disséminés çà et là, fermé par un cyclo bleuté représentant le fleuve, où vont s'affronter certains personnages en clair obscur. Les éléments de décors semblent des obstacles mal intégrés par le jeu des comédiens.

Pourtant les interprètes sont totalement justes, émouvants, véridiques. Chaque scène devient vite passionnante grâce aux talents présents sur scène. Mais il nous manque l'élément liant – la situation émotionnelle – qui permet de porter l'action des personnages dans une dramaturgie forte, inscrite dans le contemporain, et que l'histoire nous prenne au cœur et à la gorge.

L'essentiel du réalisme de la pièce, à mon sens, est quoi qu'il en soit dans ce labyrinthe sans issue possible (Quai ouest du point de vue américain est le vieux monde) : à savoir un quai d'où aucun bateau ne part, où aucun bateau ne vient. Un état dans lequel notre point de vue européen peut se reconnaître. Mais les choix de mise en scène développés ici économisent la violence, la tragédie, la rugosité de ce monde et de la vie en général, décrits par Koltès qui savait de quoi il parlait.

Bruno Fogniès

QUAI OUEST

de Bernard-Marie Koltès || mise en scène Philippe Baronnet

15 mars > 15 avril 2018



la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini



THÉÂTRE DE LA TEMPÊTE / DE
BERNARD-MARIE KOLTÈS / MÈS
PHILIPPE BARONNET

Publié le 27 mars 2018 - N° 264

Une rencontre improbable, au plus obscur d'un hangar, dans un univers de bas-fond, à la périphérie d'une ville...

Philippe Baronnet met en scène *Quai Ouest*, de Bernard-Marie Koltès, au Théâtre de la Tempête.

C'est en 2012, au Théâtre de Sartrouville, que nous avons pu découvrir le travail de Philippe Baronnet. Il y présentait une remarquable version de *Bobby Fischer vit à Pasadena* de Lars Norén*, spectacle repris l'année suivante à La Tempête, où le jeune metteur en scène a également créé, en 2016, une autre réussite : *Maladie de la jeunesse* de Ferdinand Brucner**. Aujourd'hui, dans le même théâtre de la Cartoucherie, il s'empare d'une pièce de Bernard-Marie Koltès, *Quai Ouest* (l'ensemble de l'œuvre du dramaturge est publié aux Editions de Minuit), avec moins de succès. Tout commence dans une pénombre persistante. Des voix s'élèvent, claquent. Des silhouettes se déplacent – indéterminées, énigmatiques – au sein d'un univers de zone périurbaine, à des kilomètres d'une ville que l'on imagine grande, riche. Riche, Maurice Koch l'est. Ou du moins il l'était. Ruiné, il a décidé de se donner la mort en se jetant dans un fleuve, depuis le quai mal famé où l'a conduit sa secrétaire. Tous deux débarquent au cœur de cet endroit inhospitalier, près d'un hangar dans lequel vit une mini-société de laissés pour compte dont l'un des membres va sauver la vie de l'homme d'affaires. Une écriture qui ne trouve pas sa pleine puissance

Appartenant à deux mondes que tout oppose, ces femmes et ces hommes n'auraient jamais dû se rencontrer. *Quai Ouest* raconte le choc de ce face-à-face. Un choc qui vient mettre en perspective les questions de l'immigration, de la relégation sociale, de la misère, du droit de chacun à la dignité... Écrit en 1985, créé en 1986 par Patrice Chéreau au Théâtre Nanterre-Amandiers, le texte de Bernard-Marie Koltès parle tout autant à notre époque qu'aux années qui l'ont vu naître. C'est la marque des grandes œuvres. Pourtant, la mise en scène de Philippe Baronnet ne parvient pas à faire surgir toute l'envergure de cette pièce à la croisée du trivial et du poétique. La faute, notamment, à une direction d'acteurs inégale, qui passe certes par quelques beaux moments de jeu de Louise Grinberg, Félix Kysyl, Marc Lamigeon, Marie-Cécile Ouakil, Marc Veh..., mais aussi par de (longues) scènes manquant d'inspiration. On sort déçus de cette proposition qui ne trouve pas sa pleine mesure. La puissance de Koltès reste à quai.

Manuel Piolat Soleymat